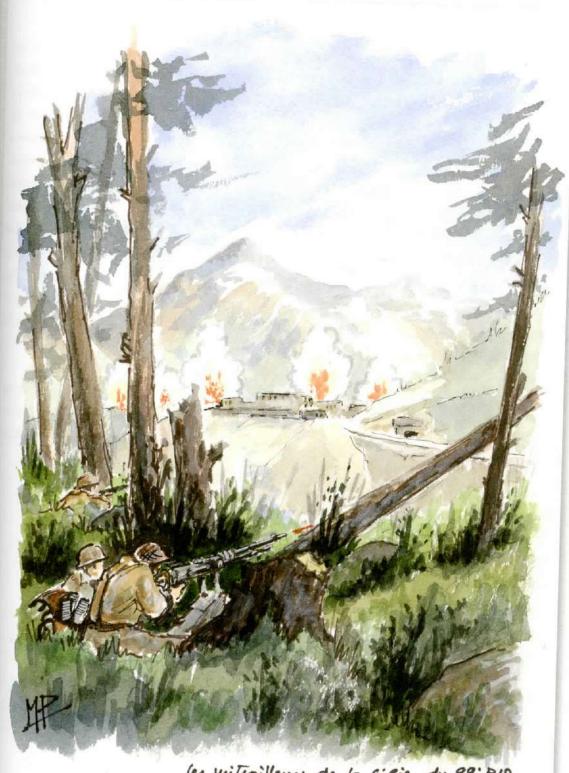


n juin 1940, la guerre est déjà perdue par la France face à la Wehrmacht quand l'armée italienne déclenche une offensive dans les vallées alpines. Les troupes françaises résistent à cette attaque : c'est la première bataille des Alpes. À l'automne 1944, la seconde bataille des Alpes concerne les combats des unités françaises face aux troupes allemandes et italiennes pour libérer les crêtes et les cols frontaliers, du col de Tende au Petit Saint-Bernard.

À la Libération, le gouvernement provisoire de la République française incite les Résistants à s'engager dans l'armée française. En septembre 1944, une division alpine est créée pour encadrer ces FFI (Forces françaises de l'intérieur). Confiée au colonel Vallette d'Osia, elle est baptisée 27<sup>e</sup> division d'Infanterie Alpine. Elle est composée de quatre demi-brigades, les FFI étant regroupés pour

former des bataillons de chasseurs alpins. Des Résistants de la Loire rassemblés dans le Groupe Mobile d'Opérations « Revanche » sont intégrés dans le 99e Régiment d'Infanterie Alpine. Ils forment la sixième compagnie du deuxième bataillon, appelé du nom de son chef : « bataillon Maury ».

En novembre 1944, ce deuxième bataillon du 99e RIA relève le régiment de tirailleurs algériens au fort de Tournoux. Cette forteresse militaire a été construite au xixe siècle, de 1847 à 1895, pour contrôler l'accès à la Moyenne Ubaye et est composée de plusieurs ensembles à flanc de montagne. Les casemates B12, tout en bas, commandent la route de Larche. Plus haut, on accède par une rampe en lacets ou par des escaliers souterrains au fort moyen (ou fort Grouchy) composé de deux bâtiments. Le fort supérieur, plus en altitude, puis la batterie du Clos des Caures et enfin, au sommet, le



les mitrailleurs de la 6 cie du 99 RIA à Roche la Croix -

blockhaus de Serre de Laut complètent le fort de Tournoux. Celui-ci n'est que peu utilisé lors de la Première Guerre mondiale. Puis, devant la menace fasciste en Italie, les casemates B12 sont renforcées par bétonnage en 1931. Après l'armistice du 22 juin 1940, il est situé dans la zone démilitarisée, sans garnison et laissé à l'abandon. C'est donc un vieux fort délaissé que les FFI occupent à l'automne 1944<sup>29</sup>.

L'hiver 1944-1945, d'une extrême rigueur, empêche toute opération d'envergure. Les actions se limitent à l'envoi de patrouilles de reconnaissance pour repérer et tester les défenses ennemies. Le 1<sup>er</sup> mars 1945, le front des Alpes est confié au général Doyen qui réorganise le dispositif en trois secteurs du nord au sud.

À cause de la faiblesse des moyens en génie et en artillerie, le général Doyen décide d'attaquer successivement en Tarentaise, en Maurienne, sur l'Authion dans les Alpes-Maritimes, et enfin sur le col de Larche. Seule l'attaque dirigée sur le col de Larche (opération Laure) conduite du 22 au 26 avril est un succès et rejette les troupes ennemies en Italie.

L'accès au col de Larche, au-dessus de Barcelonnette, est barré par des ouvrages fortifiés déjà anciens : les forts de Roche-la-Croix est formé d'unités allemandes et italiennes. Le 22 avril 1945, soutenus par l'artillerie, le 99° RIA dont la sixième compagnie de Maurice Passemard et le 159° RIA s'emparent du fort de Roche-la-Croix. Le lendemain, c'est au tour du fort de Saint-Ours de tomber et Larche est atteinte le 26 avril. Le département des Basses-Alpes est libéré. Puis les troupes françaises avancent en Italie jusqu'à la capitulation italienne le 2 mai 1945. Elles occupent le Val d'Aoste et la vallée de Suse jusqu'en juillet. Le 99° RIA est dissous le 31 octobre 1945.

Sylvain Bissonnier, Office national des anciens Combattants et Victimes de Guerre Rhône

<sup>29.</sup> Le fort de Tournoux devient après la Seconde Guerre mondiale un dépôt de munitions. L'accès au fort est aujourd'hui interdit pour des raisons de sécurité.





Poste de guet au fort de Tournoux pendant l'hiver 1944-1945 (arch. mun. de Saint-Étienne, 1 S 141).

## «On n'a pas demandé l'avis à mes parents et on est parti...»

«Le 19 août 1944, naturellement, on s'est aperçu que les Allemands étaient partis. Ça a été des hurlements. Tout le monde avait mis des drapeaux, c'était fou, il y avait des drapeaux tricolores à tous les balcons. Et il y a eu l'histoire de la bataille d'Estivareilles et au début, au moment, où on ne savait pas comment ça se retournerait, les troupes de Marey ont craint que les Allemands ne reviennent pour essayer d'aller sur Lyon et à ce moment-là, il est passé des voitures avec des radios en nous disant «Enlevez les drapeaux, enlevez les drapeaux, les Allemands risquent de revenir, attendez ce n'est pas fini ». On a enlevé les drapeaux et le lendemain, c'était terminé, les Allemands s'étaient rendus à Estivareilles. Marey a défilé avec les camions plein de prisonniers allemands et du coup, tout le monde a remis les drapeaux aux fenêtres. Moi, j'étais avec mes parents, il y avait des drapeaux et on hurlait la Marseillaise, « Vive la France ».

Nous étions, d'après notre chef, des FFI sédentaires c'est-à-dire que nous continuions à être ouvriers, étudiants toute la semaine et tous les samedis et les dimanches, on montait au Bessat et pendant 48 heures là-haut, on manipulait les armes, on apprenait à se servir des explosifs, on apprenait à lire la carte, à marcher à la boussole avec des grandes randonnées dans le Pilat. On se préparait mais on devait, nous,

fonctionner que pour la libération de Saint-Étienne et comme en fait, Saint-Étienne s'est libérée toute seule puisque les Allemands ont fichu le camp à Lyon, nous nous sommes retrouvés à la Libération ne sachant pas quoi faire.

On a appris à ce moment-là que notre chef, le colonel Gentgen, il était commandant encore à ce moment-là, le commandant Gentgen était l'adjoint de Marey, le chef de l'AS<sup>30</sup> et qu'il avait été nommé commandant de la place à Saint-Étienne. Nous sommes allés le voir à l'hôtel de ville et on lui a dit : « Chef, qu'est ce qu'on fait? On monte chercher les armes?» « Non, non, tout est changé, allez à la caserne Grouchy, voyez le capitaine de Frondeville» qui était le chef du mouvement de Résistance de l'École des Mines, qui était un ingénieur des mines « et vous vous engagez avec lui ».

Alors nous sommes descendus à la caserne Grouchy et nous nous sommes engagés d'abord dans le GMO<sup>31</sup> Revanche, l'équivalent d'une compagnie c'est-à-dire 250 hommes. Pour faire ça, le capitaine a rassemblé toutes sortes de maquis qui comptaient entre dix et 30 personnes au maximum. On nous a fait



<sup>30.</sup> Armée secrète.

<sup>31.</sup> Groupe mobile d'opérations.

Aout 44



signer un engagement pour la durée de la guerre, plus trois mois.

Quand il a fallu s'engager à être maquisard, ah tout le monde arbora des insignes avec la croix de Lorraine dans les rues de Saint-Étienne. Il y avait 70-75 % de volontaires pour être maquisards soi-disant. Mais quand il a fallu s'engager dans la caserne Grouchy pour la durée de la guerre plus trois mois, on s'est retrouvé 40 %. Et quand il a fallu partir vraiment, il y a des parents qui ont refusé à leurs enfants de partir et nous, nous n'aurions pas pu partir car à l'époque nous avions 20 ans et la majorité était à 21 ans. Il aurait fallu que ce soit nos parents qui contresignent notre engagement pour qu'il soit valable. En réalité, on n'a pas demandé l'avis à nos parents et on est parti. Mais quand on est parti vraiment, sur les 80 % de maquisards festoyards de la Libération, il y en a 20 % qui sont partis se battre sur le Front des Alpes!

Nous nous engageons dans les FFI. Nous avons été envoyés en renfort à Estivareilles. Nous n'y sommes jamais parvenus parce que nous sommes arrivés à 8 heures du matin à la caserne Grouchy et nous avons attendu jusqu'à 7 heures du soir qu'on nous amène des camions gazogène réquisitionnés dans les usines. Évidemment quand on réquisitionnait des camions dans les usines, les usines vous donnaient les plus moches camions qu'ils avaient, pas les derniers modèles les plus neufs. Nous sommes partis avec cinq ou six camions. Le

premier camion est tombé en panne à Bellevue. Le deuxième à Unieux, le troisième au pont du Pertuiset, l'autre dans des virages en épingle en montant à Saint-Maurice-en-Gourgois et nous, le dernier camion, à 400 mètres de Saint-Maurice-en-Gourgois. Il y a une petit maison qui est toujours là sur la gauche vers Gland et c'est là où nous avons passé la nuit. C'était une grange et le lendemain matin, on a poussé le camion jusqu'au garage puis nous sommes arrivés à midi à Estivareilles mais la bataille était finie. Nous sommes restés quatre jours à Estivareilles et quand nous nous sommes engagés, les gendarmes de Saint-Étienne ont fait deux cadeaux à notre capitaine Guy de Frondeville: un cabriolet Buick violine, décapotable, magnifique qui était le cabriolet d'un grand industriel de Saint-Étienne, un des plus grands collabos qu'il soit. Ils en ont fait cadeau à mon capitaine qui l'a fait homologuer et l'a gardé pendant toute la guerre. Et puis ils ont donné quatre mitrailleuses Hotchkiss toutes neuves qu'ils avaient enterrées dans la cour de la caserne rue d'Arcole pendant toute la guerre. Et nous avons été le seul détachement de FFI à avoir une section de mitrailleuses.

On nous a appelé en renfort pour la bataille de Lyon. Nous sommes passés par la plaine du Forez et à Veauche, nous avons rencontré la Première armée qui venait de traverser Saint-Étienne. Là, j'ai fumé ma première cigarette américaine. Nous sommes retournés sur Lyon et nous sommes restés cantonnés sur Thurins,





Rencontre entre les FFI et la Première Armée française à Veauche en août 1944 dessinée par Maurice Passemard (arch. mun. de Saint-Étienne, 1 S 141).

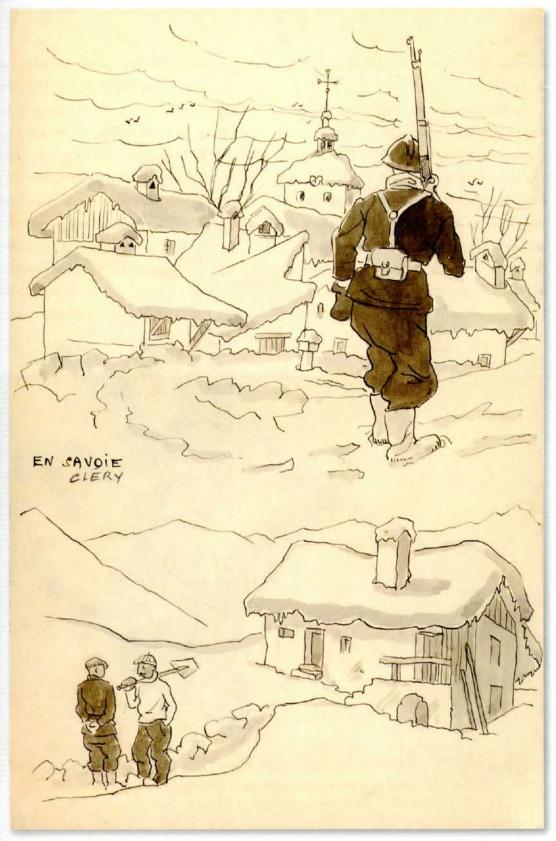
une petite ville dans les monts du Lyonnais. Nous avons été amenés deux-trois fois aux abords de Lyon mais pas engagés. Puis nous avons participé au défilé de la victoire et on nous a ramenés dans différents cantonnements à Bellegarde en Forez, à Saint-Étienne et pour finir à Saint-Genest-Malifaux. Là-haut, un beau jour, notre capitaine a appris que nous étions affectés à la Division Alpine FFI. Nous y sommes partis en camion et nous sommes arrivés à Cléry, à huit kilomètres d'Albertville.

Nous y sommes restés un mois et demi et il a plu ou neigé pratiquement tous les jours. Et un beau jour, on nous a réveillés à trois heures du matin et on nous a dit : « Vous montez en ligne!» On nous a amenés dans les Alpes de Haute-Provence, dans la vallée de l'Ubaye. Nous sommes arrivés à sept heures du soir et on nous a fait déposer toutes nos armes FFI hétéroclites. J'avais un fusil Lebel de 14-18... et on nous a donné à la place des fusils MAS 36 tout neuf qui avaient sur la crosse le tampon « octobre 44 » qui venaient d'être fabriqués par la MAS. Mais il n'y avait que dix cartouches chacun. On est monté en première ligne comme ça. À minuit, on était au fort de Tournoux, on a relevé les tirailleurs qui étaient là et le lendemain matin à huit heures, c'était nous qui tenions le Fort de Tournoux.

Ce qui m'a stupéfié dans ma section, c'est l'entente qui a régné entre nous. Nous étions disparates, moi j'avais 30 % de mineurs de la Ricamarie, des ouvriers du textile de Saint-Chamond, des ouvriers de la sidérurgie, des lycéens, des élèves de l'École des Mines et tout le monde s'est toujours entendu de manière extraordinaire, il n'y a jamais eu de chikaïa, « Ouais toi t'es qu'un étudiant! Toi t'es un ouvrier!» Non jamais. Jamais.

La guerre finie, nous sommes rentrés en France à Briançon puis on nous a ramenés sur Grenoble. Et puis en ce moment-là, on nous a mis dans divers cantonnements. On a été à Saint-Hélène-du-Lac, on menait une vie bien tranquille. On ne faisait pas grand chose, on faisait les corvées habituelles.

Il y a eu le défilé du 18 juin de la victoire organisé par de Gaulle à Paris. Pour ce défilé, on a demandé un détachement de toutes les unités avant combattu et dans toutes ces unités, on prenait cinq ou six hommes, j'en ai fait partie. Nous avons fait le défilé de la victoire à Paris. Cela a été une sacrée journée. Nous avons été ensuite rapatriés sur la Savoie et nous avons été cantonnés à Saint-Michel-de-Maurienne. Nous étions bien logés car il y avait une grande maison de vacances des enfants de travailleurs de la MAS qui était notre marraine de guerre. On est descendu des camions à dix heures du matin et on a été accueilli par des applaudissements de tous les petits enfants d'ouvriers de la Manu. À deux heures de l'après-midi, des autocars sont arrivés et qui les ont ramenés à Saint-Étienne et nous, on a cantonné pendant deux mois. On avait à tenir dans notre secteur



Le village de Cléry sous la neige à la fin de l'automne 1944 dessiné par Maurice Passemard (arch. mun. de Saint-Étienne, 1 S 141).

le col du Mont-Cenis, tenu du côté italien par les Anglais.

Au poste frontière du Mont-Cenis, il y avait cinq ou six Italiens et cinq ou six Écossais et un sergent écossais qui commandait. Et les Écossais sont aussi disciplinés que les SS. Et nous, on avait nos mineurs de la Ricamarie qui attendaient de rentrer chez eux, qui faisaient du rab, alors eux, là-haut, ils rigolaient avec les paysans italiens. Un beau jour, mon lieutenant m'a dit « Dis-donc, tu parles anglais, tu montes là-haut, tu prends les gars que tu veux et tu tiens

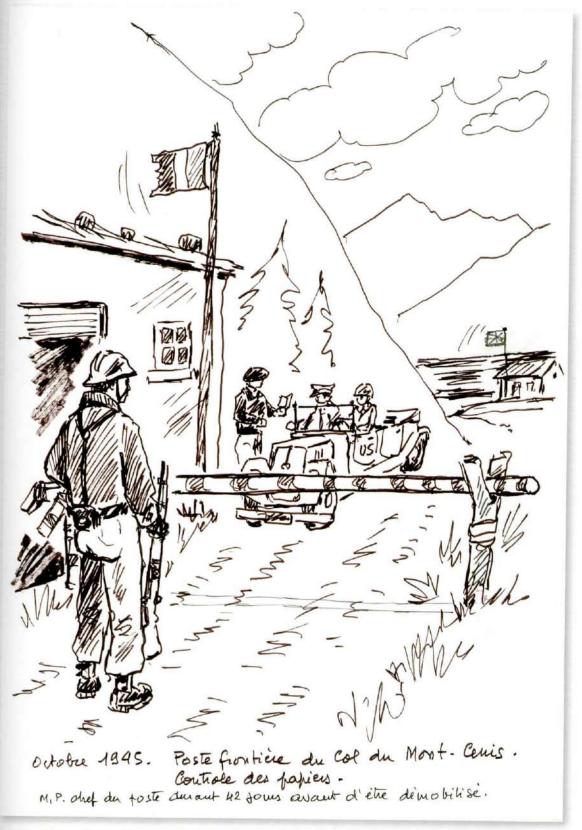
le poste du Mont-Cenis, je ne veux plus d'histoire. » Alors, je suis monté là-haut et pendant huit jours, ça a été comme ci, comme ça avec le sergent écossais et quand il a vu que j'étais un type pas trop mal, que mes gars se conduisaient bien, alors à partir de ce moment-là, ça s'est bien passé. Je suis resté 42 jours au Mont-Cenis. J'ai fini la guerre comme ça. »

Témoignage de Maurice Passemard le 31 janvier 2014



Patrouille de soldats français pendant l'hiver 1944-1945 (arch. mun. de Saint-Étienne, 1 S 141).





«Nous arrivons à Cléry en octobre 1944. Depuis Saint-Genest-Malifaux, un camion à gazogène nous a ainsi menés à huit kilomètres de Chambéry. On loge dans des vieilles fermes, à un kilomètre et demi du village, dans la montagne.

Nous avons chacun un sac tyrolien avec des vêtements. Nous n'avons pas de matériel américain mais des guêtres allemandes, un pantalon français modèle 1940, un anorak des Chantiers de jeunesse vert foncé, un pull à col roulé de 1940, une ceinture de flanelle qu'on transforme en chèche autour du cou. Nous sommes équipés de bric et de broc.

L'armement est aussi hétéroclite. J'ai un fusil Mauser allemand de 14-18, d'autres ont des fusils anglais parachutés, des MAS 36, des fusils Lebel de 14-18, des carabines de 1940. Et comme les cartouches sont toutes différentes, nous ne pouvons pas nous les faire passer. »

Arrivee à Clery Ochobre un



« On arrive à Cléry en octobre 1944 pour s'entraîner deux mois avant de monter en première ligne. On surnomme Cléry: « Cléry-la-Boue». C'est infernal, il pleut trois jours sur quatre et on manœuvre quand même. Au bout de quinze jours, il se met à neiger. On loge dans une ancienne ferme qui a un abreuvoir. Le matin, on va s'y laver. À ce moment-là, on a encore de l'hygiène!

Nous avons des chaussures « à ailes de mouche » avec une semelle épaisse dans laquelle on plante des tiges de fer qui débordent par en-dessous comme des gros crampons. Dans la neige, elles sont très pratiques et parfaites sur les rochers. Par contre, c'est infernal sur le verglas, on glisse. Les mineurs de la Ricamarie arrivent avec leurs bottes en caoutchouc très étanches qui ne glissent pas sur le verglas. Donc avant de partir en patrouille, on s'emprunte les chaussures les uns des autres. Au début, je reprise les chaussettes, ma mère me l'a appris. Mais je n'ai plus de laine. Donc nous nous faisons des chaussettes russes : des bandes de couvertures roulées autour du pied et de la cheville. Nous n'avons pas froid dans les bottes en caoutchouc. »

Toilette . Cley Octobre 1944

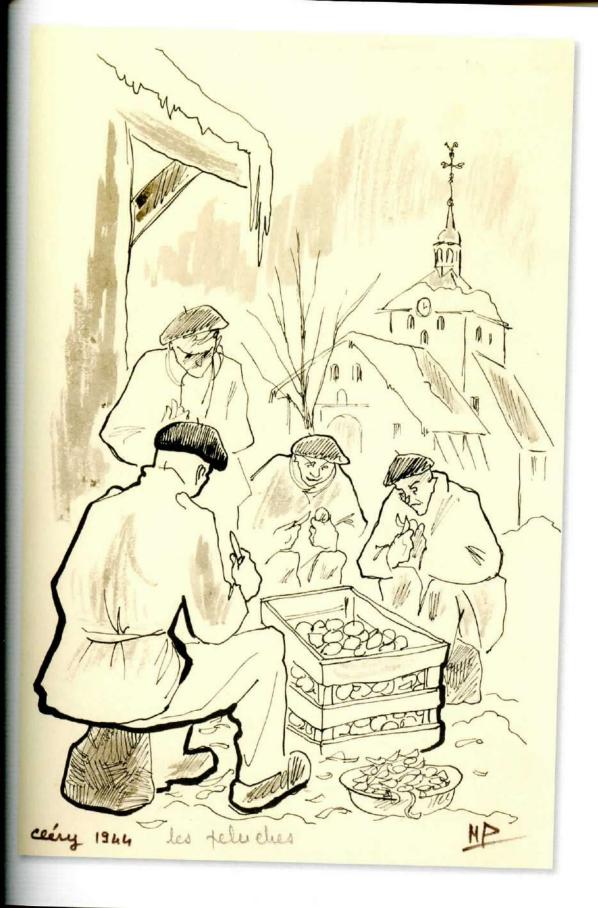
« C'est la vie à la ferme. Moi, je lis, les mineurs jouent aux cartes. À 17 heures, il fait nuit et on rentre jusqu'au lendemain 8 heures. On s'entend bien. Il n'y a jamais de chicaïa (sic): nous sommes des copains de guerre. Chacun apporte ce qu'il a : j'ai par exemple une boussole et je suis capable de ramener tout le monde dans le brouillard. Les mineurs, très costauds, sont capables de creuser des tranchées, construire des abris de bois. Un jour, en patrouille, un mineur nommé Klata me dit : « Je te prends ton sac, et toi, ramènenous à la ferme ».

Après la guerre, l'Amicale des anciens du 99 est à la Ricamarie. Nous nous voyons tous les ans pour l'assemblée générale. L'ambiance est extraordinaire. »



« C'est la corvée de pluche. Nos rations quotidiennes sont aux alentours de 1 000 calories. La viande, c'est du poulet ou du cochon, des pommes de terre, des rutabagas. On reçoit notre solde et comme nous n'avons rien à dépenser, on achète tout ça aux paysans. Nous n'avons jamais de nourriture américaine et pourtant, plus tard dans le fort de Tournoux, il y en a un stock pour deux mois. Alors, à la fin, vu que la guerre se termine, on nous en distribue une ration par semaine.

À Cléry, c'est la saison des pommes et il y a des pommiers de partout. On cueille les pommes et le propriétaire nous engueule. Un jour, son fils transporte des cageots de pommes dans un tombereau et ne veut pas nous en donner. On les lui pique en douce par l'arrière du chargement et tout le monde a eu des pommes!»





Maurice Passemard a 15 ans lorsque la guerre éclate le 3 septembre 1939.

Ses parents sont commerçants, il va au Lycée, joue au football et dessine à ces heures perdues. Un adolescent comme les autres.

Pourtant, de 1939 à 1945, Maurice va grandir bien plus vite que

hommes de son âge.

t aux Beaux-Arts et sympathisant de la Résistance devient, en 1944, ouvrier s Barrouin pour échapper au STO .

ii 1944, lorsque Saint-Etienne est bombardée, Maurice Passemard parcourt

mai 1944 Ausquie Kaint Edente est Dombaldes, manage

«À Tournoux, Il y a quatre forts : les casemates B12, le fort principal, le fort moyen, le fort supérieur.

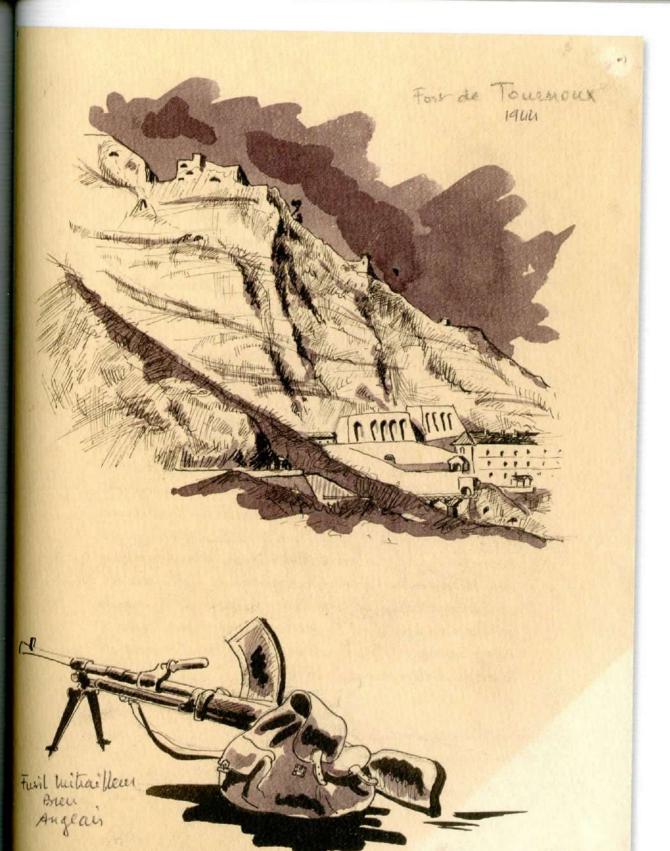
Les casemates sont entièrement souterraines. L'inconvénient pour y aller est qu'il n'y a qu'un escalier souterrain de 954 marches – trois tours de 17 étages aujourd'hui! – taillées dans la roche! Il y a 26 lacets à monter pour aller au fort principal au milieu de la montagne. Le ravitaillement est monté par les Marocains avec leurs mulets jusqu'au fort principal. On y monte, on se charge de 20 kilos de bouffe et de munitions et on redescend les 954 marches. On est lessivé.

Les forts sont reliés par le téléphone. En cas de coupure, on part en patrouille et on cherche la coupure du fil!»

«À Tournoux, Il y a quatre forts : les casemates B12, le fort principal, le fort moyen, le fort supérieur.

Les casemates sont entièrement souterraines. L'inconvénient pour y aller est qu'il n'y a qu'un escalier souterrain de 954 marches – trois tours de 17 étages aujourd'hui! – taillées dans la roche! Il y a 26 lacets à monter pour aller au fort principal au milieu de la montagne. Le ravitaillement est monté par les Marocains avec leurs mulets jusqu'au fort principal. On y monte, on se charge de 20 kilos de bouffe et de munitions et on redescend les 954 marches. On est lessivé.

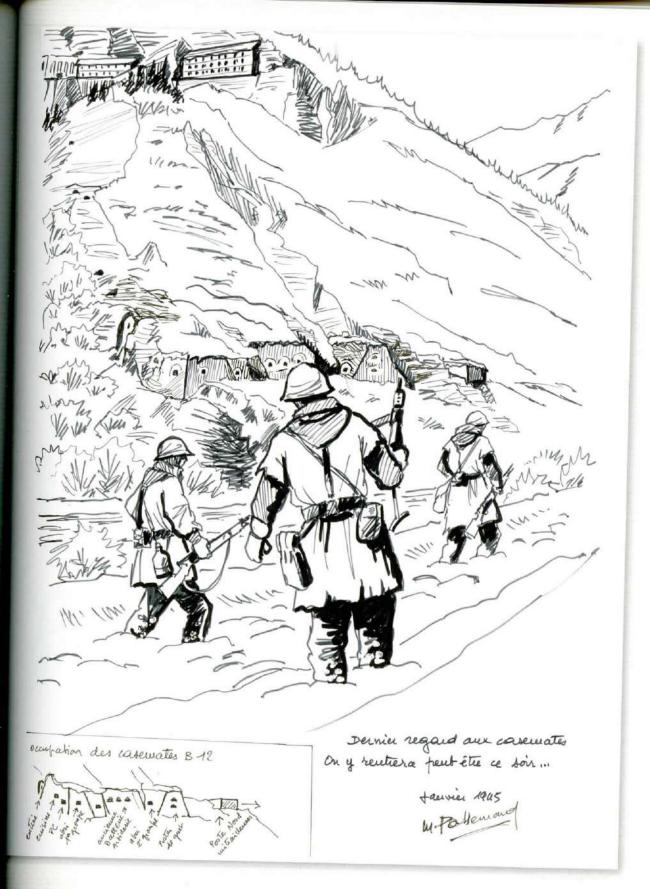
Les forts sont reliés par le téléphone. En cas de coupure, on part en patrouille et on cherche la coupure du fil!»



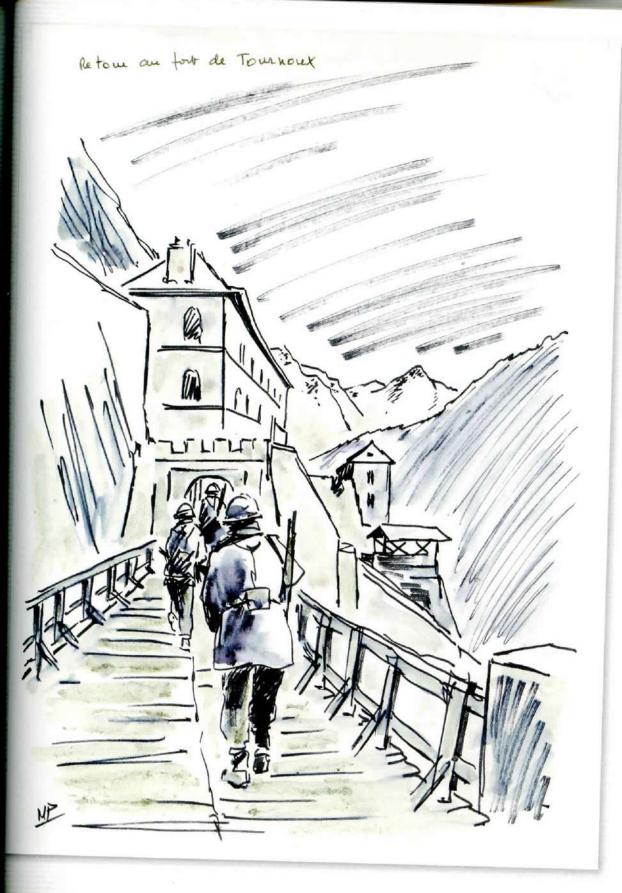
« Le fort moyen est une grosse baraque adossée à la falaise avec une grande terrasse devant pour surveiller la vallée. On voit le fort principal plus bas. La vallée est 800 mètres en dessous. Nous, avec nos Hotchkiss récupérées à Saint-Étienne, nous ne tirons pas à plus de 400 mètres. Les artilleurs marocains ont des mitrailleuses lourdes américaines qui tirent jusqu'en bas. Ils nous les prêtent.

Les grandes pièces du bas ont les fenêtres cassées donc nous ne les occupons pas. Le premier étage a des fenêtres en arrondi. De chaque côté, un escalier relie le sommet.

Le fort supérieur est différent des autres: un plateau, une plateforme et des blockhaus avec un observatoire. C'est le seul fort
attaqué par les Allemands le 4 décembre car quand ils apprennent
que nous sommes des FFI, ils nous sous-estiment. Ils attaquent
le plateau supérieur en passant par la vallée. On n'a que dix
cartouches chacun. Au bout de cinq minutes, nous n'avons plus
rien. Heureusement l'artillerie marocaine nous appuie avec son
matériel américain et fait un tir de barrage qui met les Allemands
en fuite. Cela nous sauve. Les Marocains tirent depuis Jausiers à
huit kilomètres en arrière mais un tir impeccable! Souvent, ils
viennent sur place pour régler les tirs.»

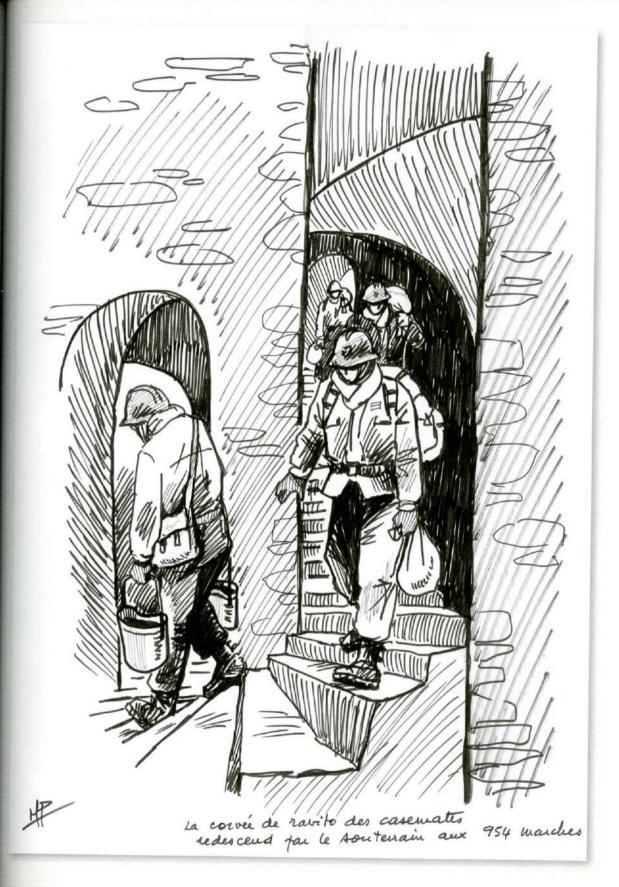


« C'est l'entrée du fort principal, avec une espèce de pont-levis fixé. Il y a aussi un téléphérique. En 1939, deux types ont eu la permission pour aller faire la fête à Jausiers et ils sont rentrés en retard. Pour ne pas se faire repérer, ils ont demandé au gars de la caserne en bas de prendre le téléphérique qui n'était en fait qu'une plateforme. Celui-ci est tombé en panne en plein milieu et ils ont passé la nuit dessus. Le matin, on les a découverts morts de froid.»



« C'est la descente des 954 marches jusqu'aux casemates B12. Nous redescendons chargés. On transvase le pinard dans des bidons d'essence de 20 litres. On se ravitaille deux fois par semaine.

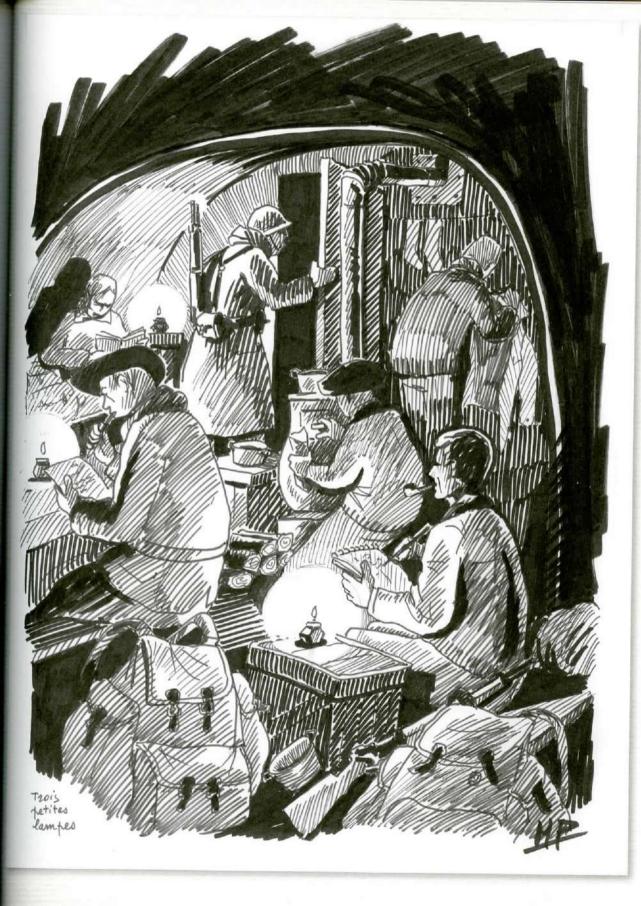
Quand on relève les tirailleurs Algériens, ils ont un chat pour mascotte. Mais au bout de deux jours, nous n'avons plus rien à lui donner à manger. Il n'arrête pas de miauler «Miaou! Miaou!» On vote à main levée : on a tué le chat et on l'a mangé en civet!»



«Nous sommes dans la casemate B12, une pièce de 40 m², voûtée. On est une demi-section, soit 15 soldats. On passe nos journées dedans. Un gars part monter la garde, l'un écrit à sa famille, je fais un croquis, un autre lit un bouquin. Ouvrir les fenêtres est interdit. On n'a jamais aéré. Il y fait 4° la nuit et 12° la journée mais à -20° dehors, on se trouve comme dans un sauna.

On se rase une à deux fois par semaine car nous n'avons pas assez de savon. Les cheveux sont coupés une fois par mois avec un copain vaguement coiffeur qu'on paye trois ou quatre cigarettes.

Nous avons une table, un ou deux bancs et des caisses qui font office de table. On s'éclaire à la lampe à huile car nous sommes sans lumière pendant 15 jours. Les Marocains ont laissé des bidons d'huile, on prend des encriers, on les remplit d'huile et on les allume avec une mèche.»



« C'est là où j'apprends que l'expression « mort de fatigue » existe. On rentre, on laisse tomber le sac et le fusil et on tombe par terre. Les copains enlèvent les cartouchières, nous donnent à boire et à manger, ils nous déshabillent et nous couchent. On ne peut plus bouger. Certaines semaines, nous faisons trois patrouilles mais le plus souvent c'est une ou deux. Un jour, il y a deux mètres de neige : « Chouette : ni les Allemands ni nous n'allons sortir de sitôt!».

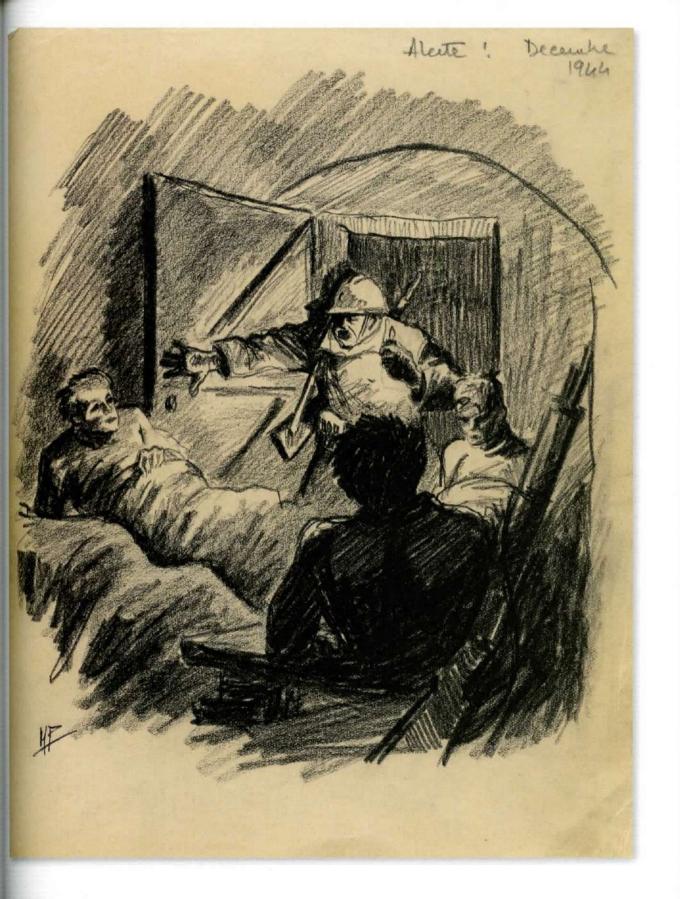
Dans la casemate, les vêtements ne sèchent pas vite, accrochés à des fils de fer. Nous avons une seule tenue plus une autre en toile pour l'intérieur. »

Tiens vieux frère, bois ce jus bien chand, ça va te faire du bien! Après je vais t'aider à oter tes frinques... Avez bois!



H. Passemano/

Retour de fationille aux casemates B12 1944



« C'est la tenue pour monter la garde. Nous avons toujours le passe-montagne. Quand on respire, l'air se condense et cela fait un rond blanc devant la bouche.

Nous avons une cartouchière avec 20 cartouches. Consigne est de les économiser.

On recouvre le casque avec un drap de lit blanc. Nos vêtements sont kakis mais après nous mettons un drap de lit blanc par dessus.

Nous avons très peu de malades sauf des rhumes bien sûr. Peu de bronchite, nous sommes accoutumés au froid. Pourtant, nous revenons ruisselant de sueur, on claque des dents lors du guet pendant les patrouilles. On se met parfois un mouchoir entre les dents pour cacher le bruit.» Avoir froid au dela du possible ...



« Du 26 novembre à fin décembre, les Allemands dominent. Après, c'est nous. Nous menons des embuscades, des patrouilles, la nuit et le jour. Ils ne mettent plus les pieds dans la vallée de l'Ubaye.

Nous faisons le guet à la casemate B12. Les fenêtres sont arrondies avec des portes blindées posées de chaque côté pour diminuer l'ouverture, les risques de tir et le froid. Nous avons un fusil-mitrailleur et des grenades.

Au guet, on ne s'ennuie pas car il faut surveiller. Ce n'est pas drôle. Pour surveiller, on part du sommet de la montagne de gauche à droite puis plus bas et ainsi de suite jusqu'à la vallée en cinq-six bandes, puis on remonte. On voit de temps en temps des patrouilles ennemies et quand elles s'approchent des casemates B12, on leur tire dessus au fusil et avec les grenades.»

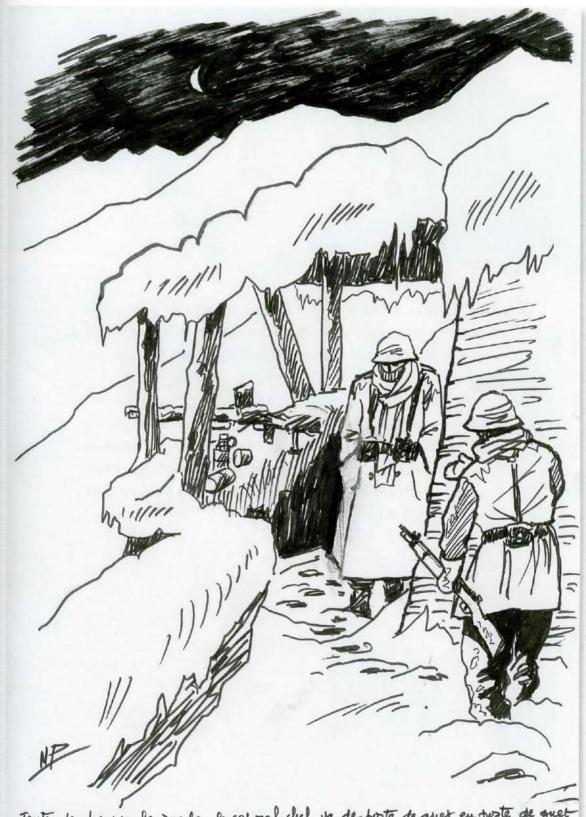
Le gretteur Novembre 44 Tournoux

«Le poste est équipé avec une cabane faite par les mineurs de la Ricamarie: quatre poutres, des planches, des sacs de sable et la neige par dessus.

Sur la planche fixée au parapet, on a posé le fusil-mitrailleur et les grenades dans des boites en carton. Avec le froid, les armes s'enrayent.

Le guetteur porte la capote, chaude et longue. Au cours des patrouilles, on l'enlève pour enfiler l'anorak.

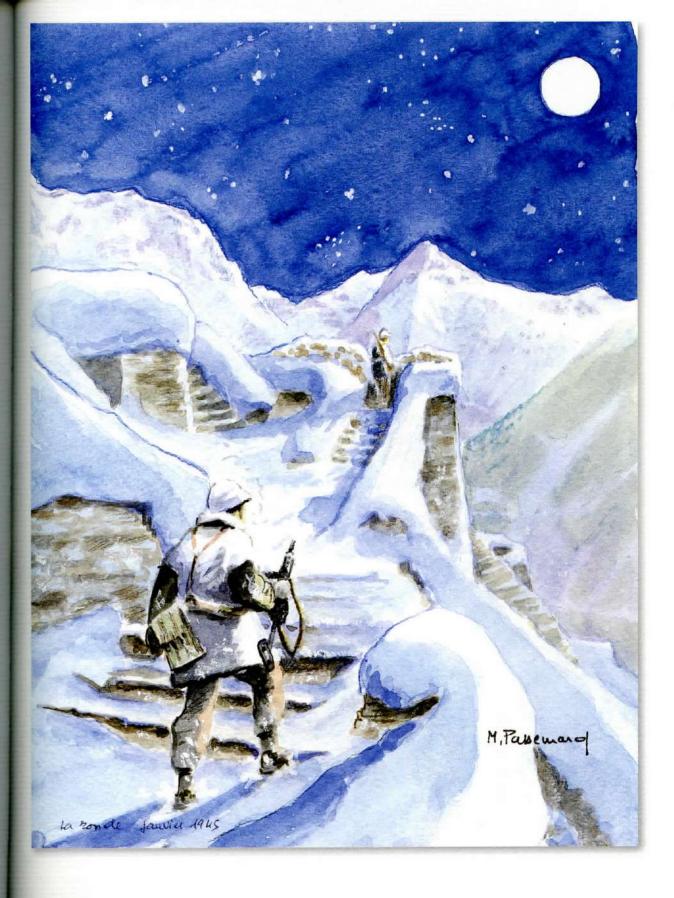
Pour le froid, on enlève les gants et on se suce les doigts. On se met aussi des coups de poings sur les bras, sur la poitrine. »



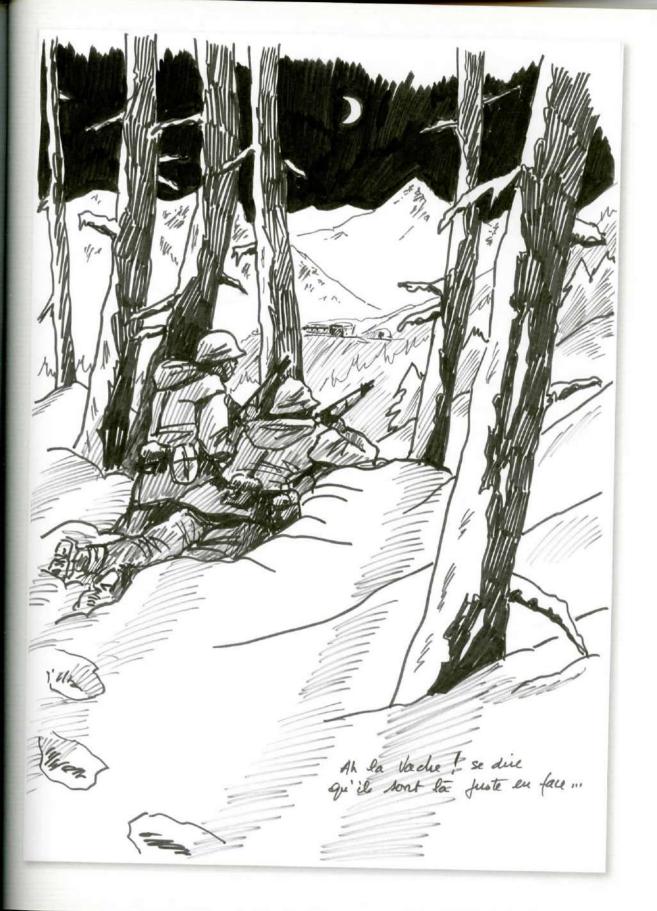
Tontes les heures la ronde, le caporal-chef va de foste de guet en poste de guet

«Les hommes dorment quatre heures, montent la garde deux heures puis retournent se coucher quatre heures. Il y a une ronde toutes les heures. Un sous-officier va voir les guetteurs pour prendre des nouvelles.

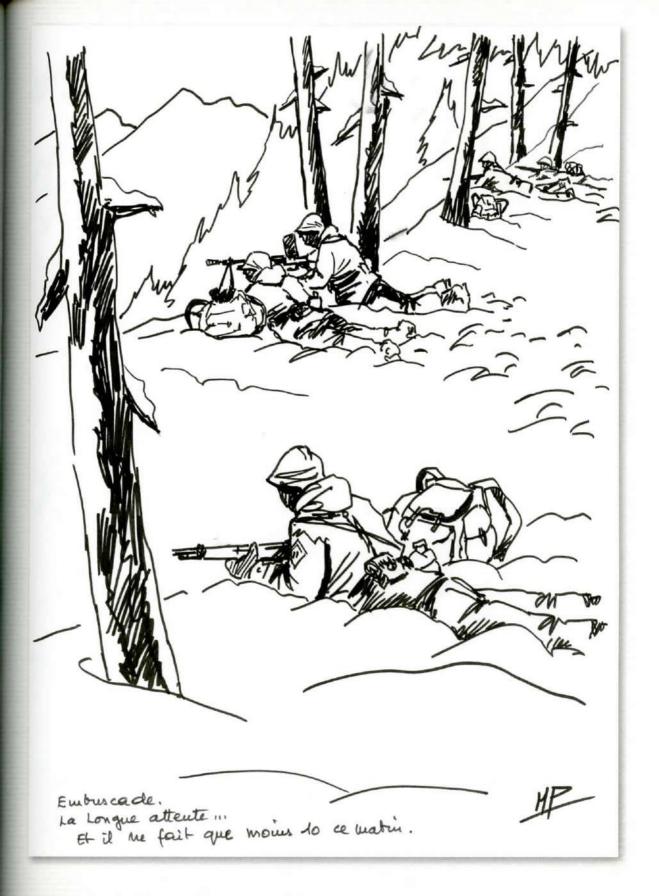
Pendant le guet, on pense aux parents, à la petite amie et aussi à ce qu'on doit faire. Il y a des types qui s'endorment ou qui tombent en hypothermie. On les évacue vite avec une échelle comme brancard, on les déshabille, les frictionne... Et jamais nous n'avons eu de malade derrière.»



« C'est une patrouille, juste en face du fort de Roche-la-Croix. Entre, il y a un ravin de 600 mètres de profondeur. Une piste amène jusqu'au fort et on est au-dessus de cette piste. En patrouille, on va observer les Allemands sans se faire remarquer. Une ou deux fois, on s'est rencontré, on se tire dessus et on repart. Les Allemands font la même chose que nous. »

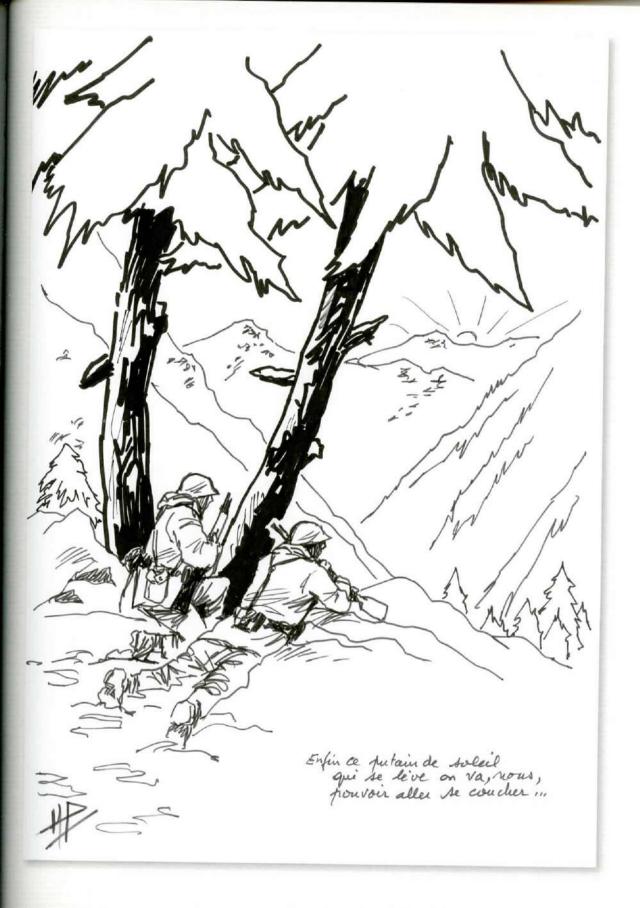


« On est en patrouille. Le tireur est allongé dans la neige avec le pourvoyeur. On reste longtemps en embuscade. Parfois, on attend toute la journée ou la nuit sans voir personne. Pas le droit de parler ni de fumer. On pense à voir sans être vu, il faut bien observer les alentours. On ne rêve pas! Notre peau dépend de ce qu'on voit ou pas! Si la zone est calme, on mange, on bavarde un petit peu. Sinon, c'est silence total.»



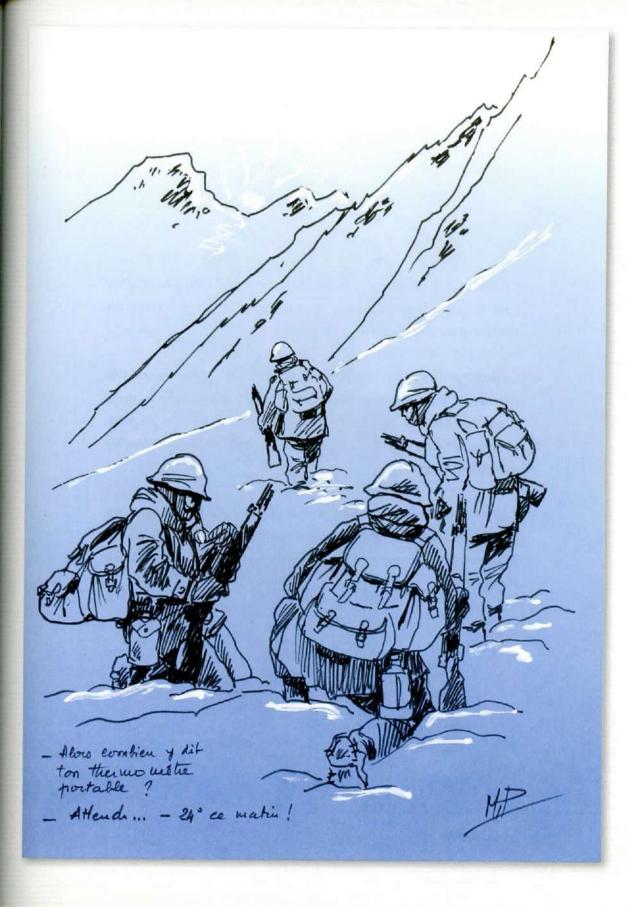
«Le jour se lève. C'est une patrouille de nuit. Il ne s'est rien passé : "Tant mieux, on va aller se coucher!".

On domine un ravin avec une piste en bas. Il y a 12-20 soldats par patrouille. On forme deux groupes de dix, l'un, le groupe de recueil, s'arrête et s'installe à mi-chemin et s'embusque. S'il y a un accrochage, le groupe de devant revient sans s'arrêter et les Allemands sont pris sous le feu du groupe de recueil.»



« La montagne est le monde du silence : interdiction de parler et de fumer. Le plus difficile dans la patrouille c'est le retour. Le froid est une des expériences les plus difficiles de la guerre, un de nos ennemis.

Ma mère recherche des carnets de croquis et me les envoie avec des biscuits faits de farine et de purée de pommes de terre. Un jour elle a trouvé un thermomètre rond qui s'accroche comme une épingle à la poitrine. Les copains me demandent souvent : "Combien il dit ton truc? -24°!"»



« C'est un sous-officier. Il commande la patrouille, il a une musette pour le ravitaillement si nous ne partons pas longtemps, sinon un vrai sac pour une durée plus grande.

La neige arrive à mi-mollet, aux genoux, à mi-cuisse, jusqu'à la ceinture. Un jour nous avons même fait 400 mètres avec la neige jusqu'à la poitrine et le fusil au-dessus de la tête. Parfois, on part, il neige pendant l'embuscade et on met quatre heures au lieu de deux pour revenir.

Là, on porte le gant sans la moufle. La moufle est sur la main gauche mais pas à droite car il faut pouvoir tirer avec le fusil. On enfile la moufle droite uniquement dans les zones sûres, le fusil sur l'épaule.»

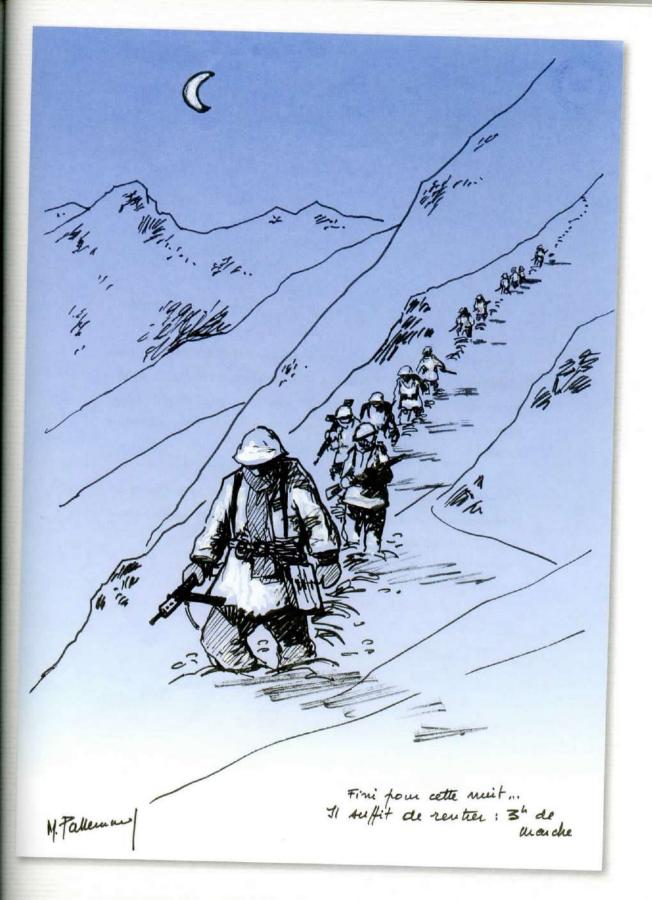


Allez les gais on kentre!

« On part en patrouille à trois, à dix, à 20 avec un sous-officier en tête. Derrière, se tient le tireur au fusil-mitrailleur, le chargeur ensuite avec un sac plein de cartouches et les voltigeurs enfin, c'est-à-dire les fantassins qui crapahutent un peu partout. On a alors tous le fusil MAS 36, fabriqué par notre marraine de guerre et qui est tout neuf, gravé « octobre 1944 » : du matériel récent et tous les mêmes cartouches.

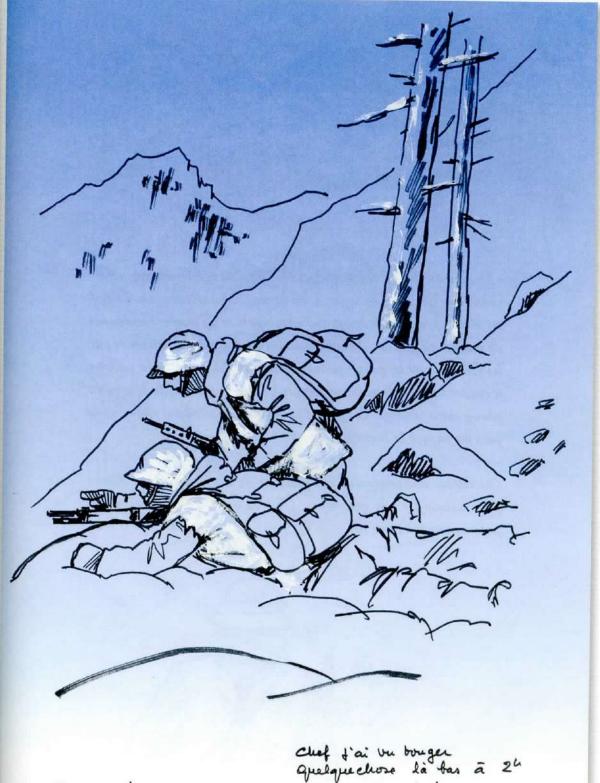
Nous descendons les lacets, traversons la rivière et on remonte de l'autre côté, à 10-15 mètres les uns des autres pour ne pas se faire tous sauter par une mine.

On s'embusque sur un poste en hauteur pour surveiller la vallée, les fortins ennemis. Ou alors, nous descendons dans les villages, dans les vallées pour tendre une embuscade.»



«Le chef de patrouille fait la ronde des guetteurs. On observe avec attention le coin et on n'y reste pas s'il y a danger. On a surtout des pertes par les mines, on ne voit rien avec la neige et on n'a aucun plan des champs de mines. Il y a beaucoup moins de morts par coup de feu.

Les patrouilles servent soit à de l'observation, soit pour tendre des embuscades. On se relève toutes les 30 minutes au guet et on se bourre de coups de poings pour se réchauffer. »

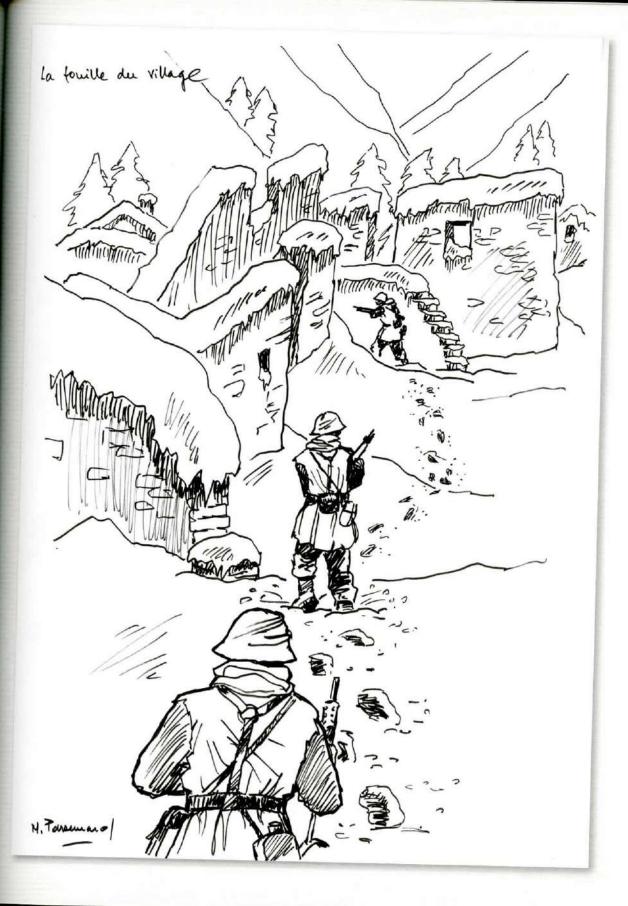


H. Falleward

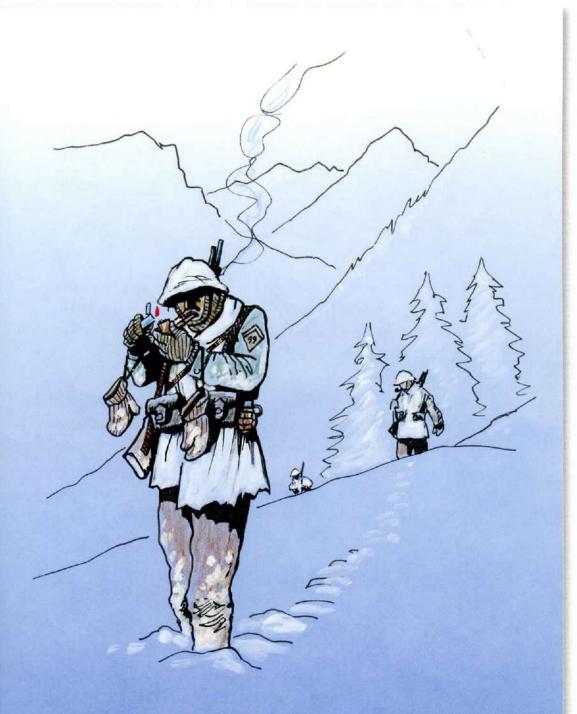
quelquechose là fas à 24 puès du gros rocher ...

« Les patrouilles dans les villages sont plus dangereuses, plus stressantes que dans la montagne. C'est la surprise à chaque fois. Le FM est mis en embuscade sur la rue principale et les autres bondissent de maison en maison. Les villages sont parfois minés. On entre par les fenêtres car les portes peuvent avoir un fil-piège. Si la maison a encore la porte fermée, on l'enfonce avec une barre de bois et on plonge dans la neige. On fouille la maison, on vérifie si elle est vide puis on passe à la suivante.

On trouve des casseroles, des pommes de terre, des draps blancs pour camoufler nos vêtements. C'est là aussi qu'on récupère les portes pour faire nos lits. »



« C'est la fin de la patrouille. En zone sûre, les sous-officiers nous autorisent à fumer, à parler. La première chose est de rallumer la pipe ou la cigarette. Tout le monde fume, et comme vous ne savez pas quoi faire et qu'on nous donne du tabac, vous fumez aussi, c'est classique. Comme je ne fume pas beaucoup, j'échange mon tabac contre du chocolat.»



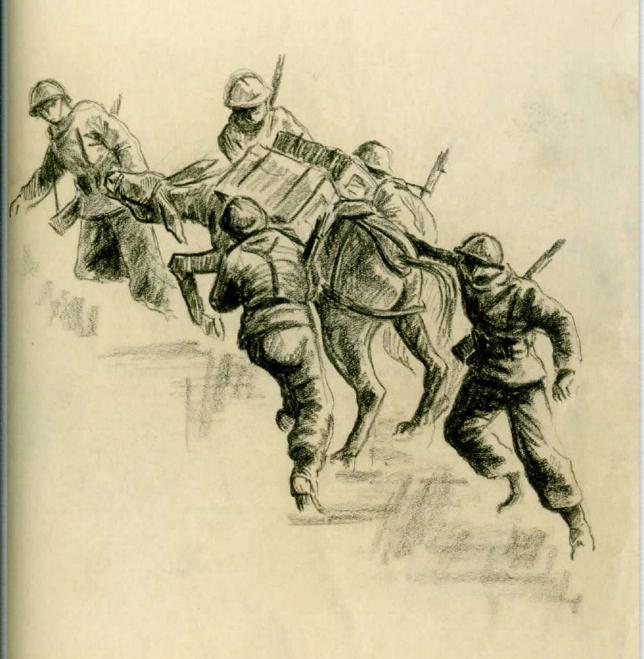
Dans le petit matin llafard on rallumait da pipe ... si on m'avait pas casse' la dienne ...

Janvier 1945

h. Fahenas

« On part pour attaquer Roche-la-Croix. Nous chargeons les mulets dans une grange à 22 heures à la lueur de la décapotable Buick donnée à notre capitaine par les gendarmes de Saint-Étienne. Les mulets portent les mitrailleuses, d'autres les caisses de munition. Ils sont surchargés et il y en a toujours un qui s'effondre. Le muletier doit alors décharger la caisse, enlever les planches, le relever, remettre la planche, la sangler. On repart et deux minutes plus tard un autre s'effondre. Ca dure toute la nuit, ça n'arrête pas. Nous passons à travers bois, il n'y a pas de chemin. Il faut faire le silence, les mulets font bien un peu de bruit mais tant pis. En haut, nous franchissons la crête et nous sommes mis à l'abri dans les bois. Un ravin nous sépare de Roche-la-Croix.»

attaque de Roche la Lvix 23 Avril 1945



«Il y a un tireur, un chargeur et un pourvoyeur car on consomme beaucoup de munitions. Il faut s'occuper des mitrailleuses: les graisser, les nettoyer avec un chiffon sur un bâton dans le canon, les démonter, les régler. Nous sommes embusqués dans la forêt, derrière les buissons. Les Allemands ne voient donc pas la fumée de nos fusils. Par contre eux, sont certes bien abrités mais on voit leurs tirs dans les meurtrières et on concentre nos tirs dessus. On a retrouvé ensuite un mitrailleur allemand découpé en diagonale. En fait, il vaut mieux être dans la forêt que dans la forteresse.»



« Nous nous battons pendant plus de dix heures à se tirer dessus à travers la vallée face aux Allemands et aux Italiens. Ils sont une quarantaine et bien à l'abri dans leur fort de type Maginot. Ils se rendent car l'artillerie marocaine leur a envoyé environ 3000 obus. Les défenses ne sont pas percées mais toute la journée, la structure du fort tremble, ils ne s'entendent plus. Les Marocains tirent depuis Jausiers et ont réglé leur tir par radio: « ajoute 200 mètres, à deux heures ». Quand le tir est réglé les obus tirent pile sur le fort. Et si les Allemands et les Italiens sortent, on leur tire dessus. »



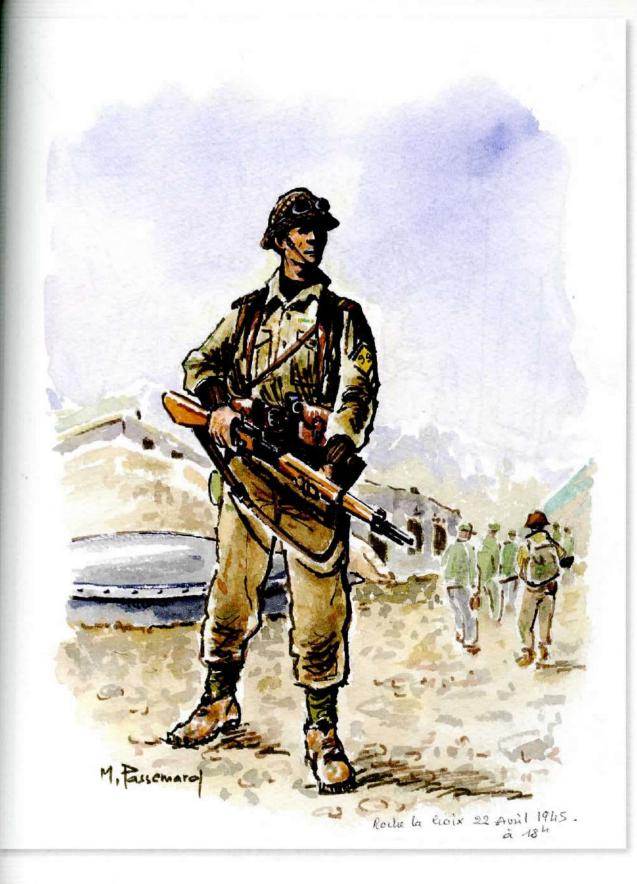
«Les Allemands se sont rendus, deux-trois types sortent avec un drapeau blanc. On s'est dit: "Ca y est, c'est fini!"

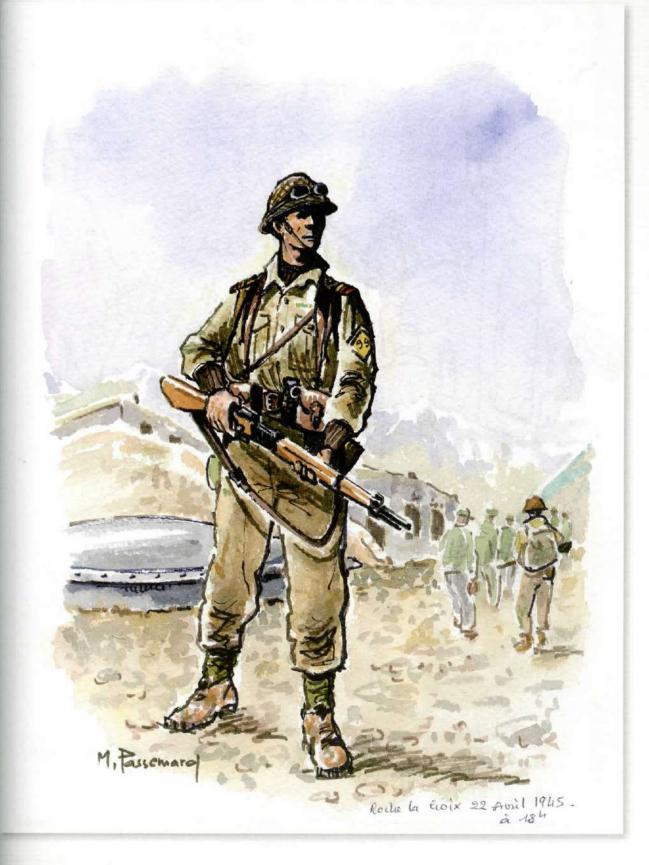
On rassemble les Italiens et les Allemands. Nous n'avons plus rien à boire et rien non plus dans le fort. On veut aller au torrent en contrebas. Un officier allemand nous crie: "Niet! Niet!" C'est miné. On ne peut boire que le lendemain matin dans un torrent, nous sommes tous à quatre pattes au bord de l'eau. »



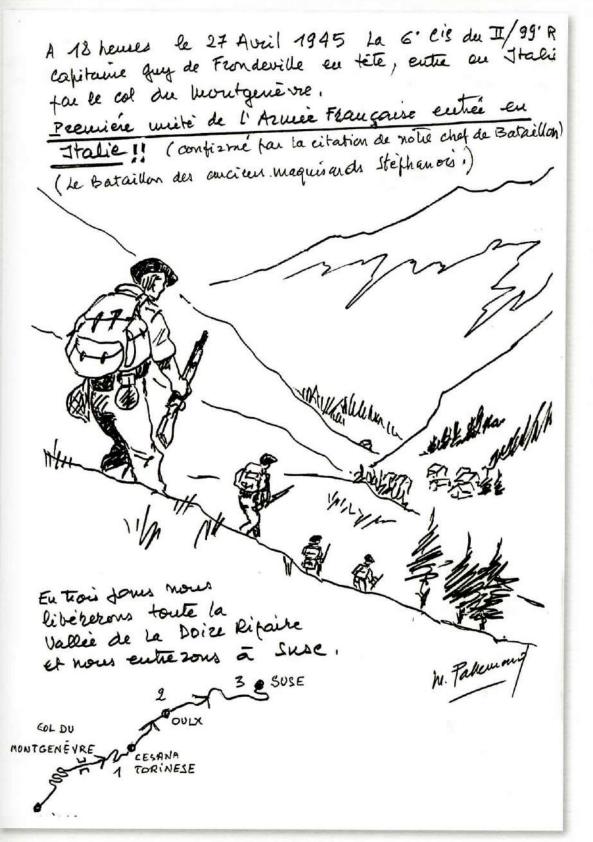
« C'est mon auto-portrait après la prise du fort. Un copain emmène les prisonniers. Derrière, on aperçoit une partie du fort de Roche-la-Croix. À gauche, il y a la tourelle avec deux canons qui tiraient puis se retiraient et la tourelle s'abaissait. En 1944, la tourelle ne fonctionne plus.

On couche à Roche-la-Croix puis le lendemain à Larche. Nous revenons au fort avant de redescendre au repos au pied de Tournoux. Là, on a enterré nos camarades, nous avons eu cinq-six morts dont trois-quatre victimes de l'artillerie qui a tiré trop court une fois ou deux. Nous nous reposons à Embrun avant de repartir au front à Montgenèvre et au col de Vars. Le 27 avril 1945, nous sommes le 1<sup>er</sup> bataillon de toute l'armée française à entrer en Italie. Ce sont les Stéphanois les premiers!»









## DÉFILE DE LA VICTOIRE \_ PARIS 18 JUIN 1945



Un détachement des Alpins du ggen R.i.A. "ex Bataillon des F.F.i. de La loize" participera au défilé.

Ils seront les derviers à être passés SOUS L'Arc de triomphe.

Puis devant le général de gaulle Place de la concorde.



## Post-face

aurice Passemard est démobilisé le 25 octobre 1945. Sa guerre est terminée. Revenu à Saint-Etienne, il ne retourne pas à l'École des Beaux-arts finir ses études mais rejoint ses parents à leur magasin «A la ville de Limoges». À leur retraite, il reprend le commerce jusqu'à sa vente en 1976. Il se réoriente alors professionnellement chez RMO, une agence de travail temporaire, à Saint-Etienne puis à Grenoble à la fin des années 1970.

À sa retraite, et pour mieux soigner sa seconde épouse malade, Maurice Passemard, lieutenant-colonel dans l'armée de réserve, revient dans la ville de son enfance en 1993. Il s'installe dans le quartier de Bergson, à deux pas des anciennes usines Barrouin... Il y réside toujours en 2016.

Et depuis plus de 80 ans, Maurice Passemard continue à dessiner...



## Bibliographie

- Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, La seconde bataille des Alpes. Les combats de l'Ubayette hiver 44-printemps 45, Digne-les-Bains, Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, 2015, 32 p.
- Marcel Chapelon (Marcel), Perreton (Yvan), *Montreynaud, une colline aux confins de la ville*, Saint-Étienne, Ville de Saint-Étienne, 2001, 68 p.
- Colson (Daniel), La Compagnie des fonderies, forges et aciéries de Saint-Étienne (1865-1914). Autonomie et subjectivité techniques. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1998, 289 p.
- Colson (Daniel), Le cercle des métallurgistes au Marais et les cercles ouvriers à Saint-Étienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, 7 p.
- Colson (Daniel), «Les aciéries de Saint-Étienne et les accords de 1936 : grille de qualification et émergence du social dans l'entreprise», in *Les chantiers de la paix sociale (1900-1940)*, Sociétés, espaces, temps, ENS éditions, p 311-328.
- Colson (Daniel), Nizey (Jean), Roux (Jacques), Un quartier industriel de Saint-Étienne. Le Marais, entre histoire et planification. Lyon, LUGD, 1993, 122 p.
- Devun (Blandine), *La vie culturelle à Saint-Étienne pendant la Deuxième Guerre mondiale, 1939-1944*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005, 230 p.
- Forissier (Nathalie), *La déportation dans la Loire, 1940-1944*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005, 199 p.
- Gras (Louis-Joseph), Histoire économique de la métallurgie de la Loire, Saint-Étienne, 1908, 622 p.

- Merley (Jean), Histoire de Saint-Étienne, Toulouse, Privat, 1990, 316 p.
- Perrin (Eric), FAM CAFL Creusot-Loire, des années 1930 à nos jours; Mémoires d'un demi-siècle d'industrie métallurgique en région Saint-Chamonaise, 1996, 479 p.
- Perrin (Maxime), Saint-Étienne et sa région économique, Tours, Arrault, 1937, 515 p.
- Staskowiak (Michel), *Le quartier du Marais de Saint-Étienne (Loire)*, maîtrise de géographie et d'histoire de l'Université Lyon II (dir. Y. Lequin & A. Vant), octobre 1978, 408 p.
- Luirard (Monique), La Région stéphanoise dans la guerre et dans la paix (1936-1951), Saint-Étienne, CEF/CIERSR, 1980, 1024 p.
- Passemard (Maurice), Haute lutte : journal de marche du groupe mobile d'opérations Revanche de l'armée secrète-Loire, 15 octobre 1944-25 octobre 1945, Vincennes, Service historique de l'Armée de terre, 1989, 248 p.
- Steiner (Jean-Michel), Métallos, mineurs, manuchards... Ouvriers et communistes à Saint-Étienne (1944-1958), Saint-Étienne, publication de l'université de Saint-Étienne, 2014, 439 p.
- Steiner (Jean-Michel), Thermeau (Gérard-Michel), Les maires de la «grande ville ouvrière», Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2015, 346 p.
- Swanson (Marc), 26 mai 1944, le bombardement de Saint-Étienne, pourquoi? Saint-Étienne, Actes graphiques, 2004, 64 p.
- Compagnie des fonderies, forges et aciéries de Saint-Étienne, capital 4 000 000 de francs, brochure publicitaire de 1921, 36 p.
- Une ville française, Saint-Étienne de 1939 à 1945, Saint-Étienne, Ville d'art et d'histoire, 2014, 100 p.



Le poste de guet dessiné par Maurice Passemard (arch. mun. Saint-Etienne, 1 S 141)

## 4. Fallemend



Maurice Passemard a 15 ans lorsque la guerre éclate le 3 septembre 1939.

Ses parents sont commerçants, il va au Lycée, joue au football et dessine à ces heures perdues. Un adolescent comme les autres. Pourtant, de 1939 à 1945, Maurice va grandir bien plus vite que

les jeunes hommes de son âge.

L'étudiant aux Beaux-Arts et sympathisant de la Résistance devient, en 1944, ouvrier aux usines Barrouin pour échapper au STO .

Le 26 mai 1944, lorsque Saint-Etienne est bombardée, Maurice Passemard parcourt la ville des jours durant comme pompier volontaire : éteindre les incendies, porter secours aux blessés, s'occuper des sinistrés.

A la libération de la ville, fin août 1944, il s'engage dans l'armée française. Maurice se bat ainsi dans les Alpes de l'hiver 1944 au printemps 1945.

Ces expériences diverses qui font mûrir plus rapidement ont toutes un point commun : Maurice Passemard les a dessinées. Le soir après l'usine, au repos après avoir secouru la population bombardée ou dans une casemate d'un fort alpin, l'ancien étudiant aux Beaux-Arts sort son carnet et ses crayons pour redonner des couleurs à un pays et une population qui vivent et se battent toujours et encore.

Cet ouvrage n'est pas l'histoire d'un Résistant stéphanois. C'est l'itinéraire dessiné d'un jeune Stéphanois pendant la Seconde Guerre mondiale.



Saint Etienne/

AUVERGNE - RhôneAlpes







24 € TTC ISBN: 978-2-36883-026-0

